

TRANSCRIPTION D'UNE INTERVIEW DE PIERRE ARVAY POUR L'ÉMISSION  
*RENDEZ-VOUS À 5 HEURES*, DIFFUSÉE LE 17 JANVIER 1961.

Extrait d'*Il a fallu*.

**Pierre Divoire :** Cette chanson, *Il a fallu*, interprétée par Yves Montand, est l'œuvre de Pierre Arvay.

Pierre Arvay, vous connaissez bien souvent ses musiques sans connaître toujours son nom : c'est un homme qui a rendu un immense service à toute la radio car il a composé des musiques qui y sont très souvent utilisées. Mais Pierre Arvay, vous avez aussi composé quelques chansons, celle-là donc, *Il a fallu*, pour Yves Montand.

**Pierre Arvay :** C'est à dire que j'étais tellement impressionné par Montand – je le suis toujours d'ailleurs, parce que plus il va plus il est extraordinaire – que j'ai écrit cette chanson toujours en ayant Yves Montand dans les oreilles et le personnage s'est mêlé un peu à tout cela.

Michel Vaucaire m'a donné les paroles et tout de suite j'ai pensé à Yves Montand.

**P. D. :** Vous avez fait quelques autres chansons pour d'autres interprètes – ou que d'autres interprètes ont choisies, je ne sais pas comment les choses se font – et en particulier Michèle Arnaud.

**P. A. :** Oui, *Le Pont des arts*.

**P. D. :** Qui avait fait les paroles du *Pont des arts* ?

**P. A. :** Jean Lambertie.

Extrait du *Pont des arts*.

**P. D. :** Vous avez eu aussi une interprète extrêmement différente comme personnalité, c'est Annie Cordy.

P. A. : Oh oui ! Elle a chanté *Sammy* dont les paroles sont de Maurice Korb, qui est le frère de Francis Lemarque.

P. D. : Ah bon ? Je ne savais pas que Francis Lemarque avait un frère qui écrivait des paroles.

P. A. : Oui. Et non seulement il écrit mais en plus il est bouquiniste ! On peut l'apercevoir sur les quais en train de rêver. Bien souvent je vais le voir et il me raconte toujours la même histoire, « épouvantable » me dit-il : « Je me suis encore fait barboter un livre ! ». Il est toujours dans la lune, toujours en train d'écrire des chansons.

Extrait de *Sammy*.

P. D. : Naturellement Pierre Arvey, on ne devient pas compositeur de chansons comme cela, par hasard. Enfin cela peut arriver mais ce n'est pas votre cas, vous aviez une formation de musicien.

P. A. : Mais pour la chanson ce n'est pas tellement nécessaire. C'est peut-être un peu nuisible !

P. D. : Ah... Dans quel sens ?

P. A. : Je pense que c'est nuisible parce que lorsque l'on écrit une chanson et que l'on a un peu approfondi le domaine musical, on se perd dans de vaines harmonies : on cherche de jolis accords, on modifie la ligne mélodique pour pouvoir peut-être placer un accord qui sera plus joli, qui fera plaisir aux musiciens mais qui dans le fond ne rendra aucun service à la chanson.

Je pense que la chanson est une chose qui doit couler de source. Il y a des êtres qui sont merveilleusement doués pour cela et ce sont d'ailleurs eux qui ont la meilleure place dans ce domaine. Ce sont des individus épatants comme Francis Lemarque, Charles Trénet, Léo Ferré – quoi que Ferré, lui, ait une formation musicale beaucoup plus poussée.

P. D. : En somme pour vous, la chanson, cela n'a été qu'un entracte souriant dans votre vie de musicien ?

P. A. : Mais c'est toujours très agréable, j'en écris encore de temps en temps. La dernière est toujours dans les tiroirs, elle a été écrite sur des paroles de Jean Lambertie

à nouveau ; la chanson est assez agréable mais maintenant je ne m'en occupe plus du tout. Car je dois vous avouer que lorsque l'on écrit des chansons, il y a une corvée terrible : aller trouver les vedettes. C'est quelque chose d'épouvantable.

Il y en a certaines qui disent des choses très judicieuses, comme Yves Montand par exemple, et d'autres, mais il y en a aussi qui vous sortent « des trucs et des machins » absolument épouvantables.

Vous faites antichambre, vous attendez leur réponse pendant six ou sept mois. Et puis l'idée de la chanson était dans l'air, quelqu'un d'autre a trouvé que cette idée était bonne. Tout en l'ignorant il a écrit une chanson similaire, elle a été plus agréable à l'interprète à qui elle a été présentée. Et paf ! C'est terminé.

Alors ça non, vraiment, c'est fini. Je crois que je n'aurai jamais plus le courage de faire ce que je faisais à cette époque, antichambre, et d'attendre les réponses. Il y a aussi toutes ces déceptions qui se suivent. Tout cela est très embêtant.

Et puis j'avais surtout autre chose en tête, peut-être est-ce pour cela que je n'ai pas persévéré.

**P. D. :** Je disais tout à l'heure que vous aviez été une espèce de providence pour les gens de radio. De façon générale, tous les producteurs d'émissions utilisent des musiques de transition, qui sont plus ou moins bien venues, et vous avez composé plusieurs musiques.

**P. A. :** Si vous voulez que je vous raconte comment cela s'est fait je vais vous le dire.

**P. D. :** Oui, pourquoi avez-vous fait cela, comment y avez-vous pensé ?

**P. A. :** Un jour j'étais dans un studio, il y avait un producteur d'émissions qui était là et qui cherchait dans une petite valise. Il cherchait des titres et il se disait « Celui-ci va bien ». Et puis il cherchait à nouveau tout au fond de sa valise « Tiens, peut-être celui-là ». Etc., etc. Et je me suis dit « Mais bon sang, ce serait peut-être une excellente idée de faire un grand disque – un 33 tours – avec des situations différentes, où le producteur n'aurait qu'à prendre le même disque et à trouver un grand nombre d'ambiances ». J'ai écrit cette musique uniquement pour la radio, pour que les producteurs n'aient plus à chercher. Et certainement il y avait aussi une arrière-pensée, je me disais « Voyons, si je fais cela ce sera beaucoup utilisé et ce sera très bien pour moi ! ».

*Tango du clown.*

P. D. : Après ce *Tango du clown* nous allons essayer de trouver une autre ambiance. Avec quoi ?

P. A. : Je vais vous proposer quelque chose : c'est un compromis entre Rachmaninov et Tchaïkovski. C'est d'ambiance romantique. Prenez le *Concerto Digest*.

*Concerto Digest*.

P. A. : J'ajouterais à cela que je ne suis pas le seul à avoir écrit pour la radio : Roger Roger a écrit de très jolies pièces, André Popp aussi bien sûr. Calvi également.

P. D. : Gérard Calvi, c'est vrai.

P. A. : Je m'excuse, j'en oublie certainement d'autres !

P. D. : Il y a des musiciens étrangers, les anglais.

P. A. : Ah oui, les anglais font beaucoup cela, les français très peu.

P. D. : Vous qui êtes doué pour créer une ambiance, il me semble que tout naturellement vous devriez composer des musiques de films.

P. A. : Bien sûr mais là le problème est différent. Jusqu'ici j'ai écrit beaucoup de musiques de films mais de courts-métrages. J'en ai écrit quatre-vingt. On ne m'a jamais confié de grand film ou alors on me les confiait de façon assez spéciale, en me disant « Untel a un nom, vous vous n'en avez pas, il serait utile que la musique soit signée par ce monsieur et vous vous allez l'orchestrer ». Alors ça non, j'ai toujours refusé ce genre de trucs. Je n'en veux pas.

P. D. : Tout à l'heure vous avez cité le nom de Gérard Calvi. Vous étiez un disciple de Calvi.

P. A. : En effet, Gérard Calvi était avec moi au Conservatoire – ou j'étais avec lui au Conservatoire, comme vous voulez !

Mais j'y suis resté très peu de temps pour diverses raisons. Le grand fautif de mon éducation musicale c'est mon père, qui était un merveilleux violoniste et un homme extraordinaire.

P. D. : Vous-même vous étiez instrumentiste, vous étiez pianiste ?

P. A. : Le piano je dois avouer que je l'ai complètement abandonné, je ne m'en sers vraiment plus.

P. D. : Mais vous composez quand même au piano, non ?

P. A. : Ah non, surtout pas.

P. D. : Comment composez-vous ? Vous prenez votre papier et vous écrivez des notes comme ça ?

P. A. : Oui c'est ça.

P. D. : Et vous les entendez chanter dans votre tête en les écrivant ? Moi cela me semble toujours miraculeux...

P. A. : Oui effectivement, c'est ce que tout le monde dit. Mais cela n'a rien de vraiment miraculeux. Néanmoins c'est quand même un côté magique de la musique. C'est peut-être le côté merveilleux de la musique.

P. D. : Quand vous écrivez comme cela votre partition, sans avoir jamais écouté ce que vous avez écrit, vous imaginez exactement quel sera le résultat final ?

P. A. : Exactement non, je ne crois pas. Il ne faut tout de même pas exagérer ! On entend tout cela mais à l'orchestre on a toujours des surprises. Toujours. Ce que disait Ferruccio Busoni est un peu exact, « La musique est faite pour être lue et non pas pour être entendue ». Il exagérait bien sûr mais il y a un peu de cela quand même.

P. D. : Vous me parliez d'orchestre. Naturellement vous composez des musiques dites « sérieuses », des musiques symphoniques, des musiques de concert.

P. A. : Oui. Enfin j'écris surtout la musique que j'ai envie d'écrire. Si j'ai envie d'écrire une chanson j'écris une chanson, une musique de scènes, une musique de scènes... J'ai cette chance.

P. D. : Vous êtes contre la classification des genres, contre le fait de dire « Ah, ce n'est qu'un auteur de chanson » ?

P. A. : Absolument. Il faut écrire ce que l'on a envie d'écrire, en essayant tout de même de ne pas trop écrire contre le public. Je crois que c'est une tendance à l'heure actuelle pour le symphonique. Écrire ce que l'on a envie, le reste est superfétatoire.

P. D. : Alors, un exemple de vos compositions purement symphoniques.

P. A. : Il y a les *Images Symphoniques* et un extrait de ces *Images symphoniques*, *La Fête fantastique*, qui a été donnée cette année par l'Orchestre de la Société des concerts du Conservatoire au théâtre des Champs-Élysées, sous la direction de Manuel Rosenthal. Cela j'avoue que c'est une de mes grandes joies.

Extrait de *La Fête fantastique*.

P. D. : Écouter sa propre musique, c'est agréable ?

P. A. : Oui c'est bien agréable ! Un peu émouvant aussi. On se demande toujours malgré soi... On a beau dire qu'on n'écrit pas pour le public, oui bien sûr, mais on se demande toujours comment il va réagir.

P. D. : Eh bien je vais vous faire un petit plaisir, j'espère par la même occasion – mais j'en suis sûr – faire plaisir à nos auditrices, en leur faisant entendre un extrait d'un concert qui a été donné récemment à Cannes. Vous voyez à quoi je fais allusion ?

P. A. : Oui, vous faites allusion au concert qu'a dirigé Jacques Bazire.

P. D. : C'est cela et il y avait une œuvre de vous, au titre d'ailleurs un peu étonnant quand on connaît les autres compositions.

P. A. : La *Suite biblique*, enfin un extrait de la *Suite biblique*. Il y avait *Sabaoth* et *Le Quatorze du mois de Nisan*.

*Sabaoth* et *Le Quatorze du mois de Nisan*.